

Les garçons et la buse dans l'espace rural traditionnel lorrain

Colette MÉCHIN

UMR 7367,

Misha, 5 allée du Général Rouvillois,
CS 50008 67083 Strasbourg Cedex (France)
colette.mechin@misha.fr

Méchin C. 2014. — Les garçons et la buse dans l'espace rural traditionnel lorrain. *Anthropozoologica* 49 (1): 135-144. <http://dx.doi.org/10.5252/az2014n1a10>.¹

RÉSUMÉ

À propos d'un conte lorrain qui propose d'expliquer « pourquoi les enfants ne marchent pas en venant au monde » l'auteur revisite le contexte de la société rurale d'avant l'industrialisation et propose une lecture qui relie les activités des jeunes garçons, munis d'instruments sonores pendant la période de Pâques, les croyances animalières, les préoccupations des femmes au sujet des soins à la basse-cour et de l'apprentissage de la marche par les bébés. L'analyse de ces différentes activités s'inspire de la démarche de C. Lévi Strauss. Les chaînes de compréhension symbolique ainsi mises à jour permettent de révéler la cohérence et d'une certaine manière l'étrangeté de nos anciennes sociétés européennes si proches dans le temps et si lointaines dans leur mentalité.

MOTS CLÉS

Buse,
Buteo buteo L.,
Lorraine,
France,
Pâques,
adolescent,
rôle des femmes,
enfance.

ABSTRACT

Boys and the buzzard in traditional rural areas in Lorraine.

In connection with a Lorraine tale that explains 'why children do not walk when they are born', the author re-examines the context of rural society before industrialization and proposes to link the activities of young boys who go around with noise instruments in the Easter period, beliefs about animals, the concerns of women about care of the farmyard and babies learning to walk. The author's analysis of these various activities follows the approach of C. Lévi-Strauss. The chains of symbolic understanding thus exposed reveal the coherence and, to a certain extent, the strangeness of our older European societies, which are so close to us temporally and so far away in their attitudes.

KEY WORDS

Buzzard,
Buteo buteo L.,
Lorraine,
France,
Easter,
teenager,
women's role,
childhood.

1. Cet article a fait l'objet d'une présentation au séminaire d'Anthropozoologie organisé par François Poplin au Muséum national d'Histoire naturelle le 6 mars 2013.

Cet article concerne la société essentiellement rurale à majorité catholique qui fonctionnait en Lorraine jusqu'au milieu du XX^e siècle. L'ethnologie, dans l'espace français, est le plus souvent une ethno-histoire puisque les données actuelles de terrain ne sont que des bribes voire des reconstructions folklorisées du passé de cette société. Pour comprendre les liens que tisse ladite société entre ses savoirs naturalistes, ses pratiques et ses croyances, il nous faut reconstituer, à partir d'éléments disparates (écrits folkloriques, traces muséographiques, dictionnaires linguistiques, témoignages actuels) la logique de ces liens. Encore ne s'agit-il pas d'affirmer de manière péremptoire, juste de proposer une hypothèse de lecture...

UNE FONCTION DES GARÇONS AU VILLAGE

Les derniers jours du Carême qui précèdent la fête de Pâques dans le cycle chrétien catholique, un groupe de garçons occupe un rôle majeur dans la scansion du temps de la communauté villageoise dans son ensemble. Il ne s'agit pas de la totalité des jeunes gens du village mais de ceux qui, entre 9 et 12-13 ans, ont été choisis par le curé de la paroisse pour servir la messe. On les désigne : « enfants de chœur »¹). Le Jeudi-Saint, en même temps que l'on dépouille les autels de leurs ornements et que l'on cache les statues des saints sous des housses austères, les cloches des églises sont silencieuses jusqu'au dimanche suivant. « On ne sait de quand date l'interdiction de sonner les cloches du Jeudi-Saint au Samedi-Saint afin de commémorer le temps qui s'écoula entre la mort du Christ et sa Résurrection. Ce n'est qu'au VIII^e siècle qu'il y a, à Rome, un moment assez mal déterminé où l'on cesse de sonner les cloches pendant cette période. » (Van Gennep 1979 [1947]). Elles sonneront à nouveau lorsque la Résurrection du Christ sera proclamée².

1. Cf. Fabre (1986, 1988) sur cette classe d'âge et ses fonctions fondamentales dans la société rurale ancienne.

2. Le légendaire du « départ » et du « retour » des cloches ne concerne pas directement notre propos. Sur le sujet on consultera avec profit Charuty, 1985.

Pendant la durée du silence des cloches, ces jeunes garçons, investis du rôle de garant de l'heure sociale autant que religieuse, vont circuler dans l'ensemble de l'espace villageois, y compris les écarts et les hameaux, munis d'instruments sonores, pour « remplacer les cloches », au moment de l'angélus du matin (vers 6h), puis à midi et enfin pour l'angélus du soir (vers 18h)³. Joseph Cressot, rappelle cette activité juvénile dans son village de la région de Langres, au tout début du XX^e siècle : « On tirait du placard la crécelle, le *bruant*, silencieux depuis les dernières Pâques ; le mien avait servi à mon père, à mon grand-père. Taillé dans le chêne, il était indestructible [...] La marmaille se rassemblait sur la place. Le plus hardi formait les équipes et distribuait les rôles : telle escouade vers les rues du Haut, telle à la rue du Vau et tel au cul de sac. » (Cressot 1973 [1943]). Le jour de Pâques ou les jours suivants, le groupe ira de maison en maison, muni de hottes et de paniers, pour réclamer le prix de son travail. On lui donnera, selon la générosité des uns et des autres, le plus souvent des œufs et du lard. Une anecdote, récurrente en Meuse (région de Verdun) dans les années 1980, veut que la petite bande introduite à la cuisine (où le trésor des viandes de cochon est en cours de séchage) s'arrange pour distraire l'attention des gens de la maison pendant qu'un gamin, caché dans la hotte, coupe adroitement une saucisse ou deux au support de suspension⁴.

Les denrées récoltées sont à l'usage exclusif des quêteurs. Ils serviront d'abord à confectionner une majestueuse omelette au lard, plus tard, le reste des œufs sera cuit dur pour un jeu spécifique à ce moment pascal. « Ce jeu consiste à faire rouler les œufs sur une planche inclinée : le joueur garde pour lui les œufs intacts et abandonne à ses partenaires ceux dont la coquille est cassée. » (Menon & Lecotté 1978 [1954])⁵.

3. Sur le rôle primordial des cloches dans la société française du XIX^e siècle on lira le travail essentiel de Corbin, 1994.

4. Méchin, 1992.

5. La quête des œufs existe ailleurs en Europe. Dans la province du Frioul, « les garçons qui ont droit aux crécelles composent une compagnie temporaire qui, durant trois jours, s'organise à l'écart des maisons. Ils quêtent et préparent sur des foyers improvisés les repas pris en commun. » (Collectif, 1980 : 254).

Avant que Pâques ne devienne une fête d'abondance chocolatière commerciale, c'était indubitablement une fête des œufs véritables : mis en réserve pendant le Carême, ils servaient, certes, à la préparation du banquet de Pâques, mais surtout ils permettaient aux jeunes garçons de s'adonner à ce jeu où ils avaient la haute main sur la réserve des œufs comme sur un trésor de guerre⁶.

CRÉCELLES ET INSTRUMENTS DES TÉNÉBRES

Une exposition consacrée aux instruments de musique populaire fut organisée, en 1971 à Paris, au Musée des Arts et Traditions Populaires. Dans le catalogue produit à cette occasion un chapitre concerne les « contre-cloches », c'est-à-dire les objets qui, pendant la « disparition » des cloches durant la Semaine Sainte, les remplacent. « C'est l'opposition des sons d'airain hauts, clairs et nobles aux sons de bois bas, sombres et vils. [...] Les crécelles et claquoirs jouent, quelques dizaines d'heures durant, les rôles de la cloche, ils deviennent des contre-cloches, l'envers des cloches harmonieuses. » (Collectif, 1980). A propos de ces « contre-cloches » Dieu-donné Dergny énumère, enthousiaste : « martelets, crécelles, clapets, régalettes, traquettes, écalettes, routeloirs, bruissoirs, trelles, tarterelles [qui sont comme] le génie du tapage, mais du tapage joyeux. » [1880]⁷. Parmi les différents objets utilisés pendant cette Semaine Sainte, le « martelet »⁸ mérite une attention particulière : le manche est tenu à deux mains par l'officiant. Dans son prolongement, un petit marteau mobile est articulé par le milieu à une sorte de semelle en bois qu'il frappe alternativement d'un côté et de l'autre⁹.

L'outil était de fabrication locale : le menuisier du village, le charpentier, voire le charron, savaient remplacer l'objet défaillant. Remplacer en effet

puisque l'instrument, comme le récit de Cressot le confirme, était un bien de famille qui servait successivement aux différents fils de la maisonnée, en âge de le manier, et entrait dans l'héritage de celui qui restait au village (et habitait le logis familial)¹⁰.

Dans le catalogue des instruments autrefois exposés au Musée des Arts et Traditions Populaires à Paris, l'objet est décrit précisément ainsi : « Un martelet ou toque-mailet. Orne, région de Putanges. XIX^e siècle. Bois, fer. 435 x 255 x 90. Caen, Musée de Normandie, n° 53.6.19. Contre-cloche dite aussi « crécelle des Rameaux » ou encore « cliquette ». Un marteau articulé en bois frappe alternativement, selon le mouvement de balancement que le jouet imprime à l'engin, l'une ou l'autre des surfaces d'une planche arrondie. Poignée centrale en bois. Ce martelet était utilisé conjointement avec les crécelles pour les annonces des offices. » (Collectif 1980)¹¹.

Dans la région de Metz, l'objet est désigné *trètele trètrèle* ou *tartèle* : « Il est de tradition dans nos campagnes que les cloches partent dans la matinée du Jeudi-Saint pour aller à Rome se confesser près du Saint Père. Elles reviennent dans la journée du Samedi-Saint. Aussitôt qu'elles ont annoncé leur retour par une joyeuse sonnerie, les enfants prennent leur crécelle et se rendent devant la porte de chaque maison du village ; ils font retentir cet instrument primitif en chantant le couplet suivant : « *Entendez tous si Laon [?]¹² est avec nous. Qu'est-ce qu'il fait ? Il mange toute notre viande. Nous allons le tuer avec notre grand couteau. Et nous le mangerons avec notre grande cuiller* »¹³. On s'empresse de donner aux chanteurs des œufs [...] pour les récompenser d'avoir annoncé l'heure des offices pendant l'absence des cloches. » (Zeliqzon 1924).

Bien que la description fasse défaut, il est probable que l'outil sonore évoqué par Zeliqzon soit une crécelle,

6. Dieu-donné Dergny revient longuement sur les quêtes des œufs en période de Pâques ([1880] : 168).

7. Van Gennep, pour sa part, énumère huit types de « succédanés en bois, des cloches » (1979 [1947] : 1215).

8. J'adopte le terme générique proposé par Gaignebet (1972).

9. Gaignebet cite un évêque de Mende du XVIII^e siècle, qui mentionne « le morceau de bois qui sert de maillet pour frapper sur un autre morceau de bois, c'est-à-dire qui est suspendu sur une planche qu'il est destiné à frapper » (Gaignebet, 1972 : 341).

10. Sur le rôle des enfants de chœur on consultera Fabre-Vassas, 1994. Cf. aussi Charuty, 1985.

11. Il ne faut pas confondre cet outil profane avec le claquoir, objet cérémoniel, utilisé à l'église pour réguler les mouvements des fidèles (s'agenouiller, se lever, s'asseoir) et qui ne sert que dans l'enceinte de l'édifice.

12. Ce début est fort énigmatique : nous y reviendrons plus tard pour en proposer une interprétation.

13. Le texte est donné d'abord en patois puis en français ; nous n'avons conservé que la version française.



Fig. 1 — Le martelet conservé au musée de Normandie (ville de Caen) avec l'aimable autorisation du musée.

mais un autre bon folkloriste de la région, Raphaël de Westphalen (1934), décrit (et dessine), *s.v.* crécelle un authentique martelet : « Aujourd'hui le marteau, appelé en patois : *halère* (buse)¹⁴, peut-être parce qu'il ressemblait vaguement à un oiseau aux ailes éployées, n'est plus en usage dans nos campagnes. » (Fig. 1).

La pratique catholique, dans nombre de provinces françaises, connaît cet instrument de la Semaine Sainte. Van Gennep (1979) sur ce sujet écrit : « Dans le Hurepoix [le martelet] est désigné *toque-maillet*, *claque*, *cliclo* ; [...] donné *tictoc-maillet* dans la vallée du Grand-Morin par Menon (Seine et Marne) ; et dans le Comté de Nice : *tarabacoula*, *tarabas* ou *battent*. »

Dire, en pays messin, que l'objet « ressemble » à un oiseau, particulièrement à la buse (*Buteo buteo*), n'est pas une explication satisfaisante. Nulle part ailleurs, le martelet ne se trouve désigné de la sorte. Cependant, parmi les objets utilisés par les chasseurs pour rabattre le gibier, figure parfois cet

objet, comme le fait remarquer Van Gennep, qui mentionne à propos des toque-maillots en région de Pontoise, les *tarcleux* « qui servent aux rabatteurs dans les grandes chasses. » (1979). Pourquoi la buse vient-elle alors s'immiscer dans ce rituel socio-religieux dont les jeunes garçons sont les acteurs ?

DE LA BUSE ET DE SES MÉFAITS...

Dans les campagnes françaises (et encore aujourd'hui), la buse a mauvaise réputation. Les larges cercles qu'elle décrit en planant en fait le rapace diurne le plus connu par tous. De ce fait on lui attribue systématiquement toutes les rapines visant les poussins de la basse-cour. Le faucon émerillon (*Falco columbarius* L.) et l'épervier (*Accipiter nisus* L.) par exemple, bien que familiers de ces régions, passent inaperçus ou plus prosaïquement sont confondus dans un désignatif commun (cf. infra).

Les naturalistes ont de longue date pris la défense de l'animal. Ainsi Alfred Edmund Brehm, naturaliste allemand raconte :

« Le directeur du Musée d'un petit état allemand a annoncé au monde scientifique, que, dans le seul printemps de 1854, il a tué chaque jour quatorze ou quinze buses, et que dans les environs, on a, à la même époque, tiré quatre cents de ces oiseaux de proie. Un tel méfait est sans excuses, surtout de la part d'un homme qui s'est fait connaître comme naturaliste, et qui ne peut alléguer d'avoir péché par ignorance. Qu'un paysan, qui vient d'apprendre à manier le fusil, tue une buse, croyant abattre un vautour, on peut, sinon l'excuser, le comprendre du moins ; mais qu'un homme, qui, par sa position officielle, doit avoir lu au moins un traité d'histoire naturelle, se rende coupable d'un pareil méfait, c'est une chose à flétrir énergiquement. Après les oiseaux de proie nocturnes et la crécerelle, la buse est le plus utile de tous nos rapaces, un des animaux qui rendent à l'homme le plus de services. » (1885).

De même le grand vulgarisateur que fut Jacques-Henri Fabre, dans un ouvrage pédagogique qui met en scène Louis et l'oncle Paul, explique : « A côté de l'éloge, ne dissimulons pas le blâme. Je sais que la buse ne se gêne pas, quand une belle occasion se présente, pour achever un levraut blessé ; je sais aussi qu'en temps de neige, pressée par la faim, elle enlève le petit poulet qui s'émancipe hors de la basse-cour.

14. Nous respectons ici la graphie proposée par l'auteur.

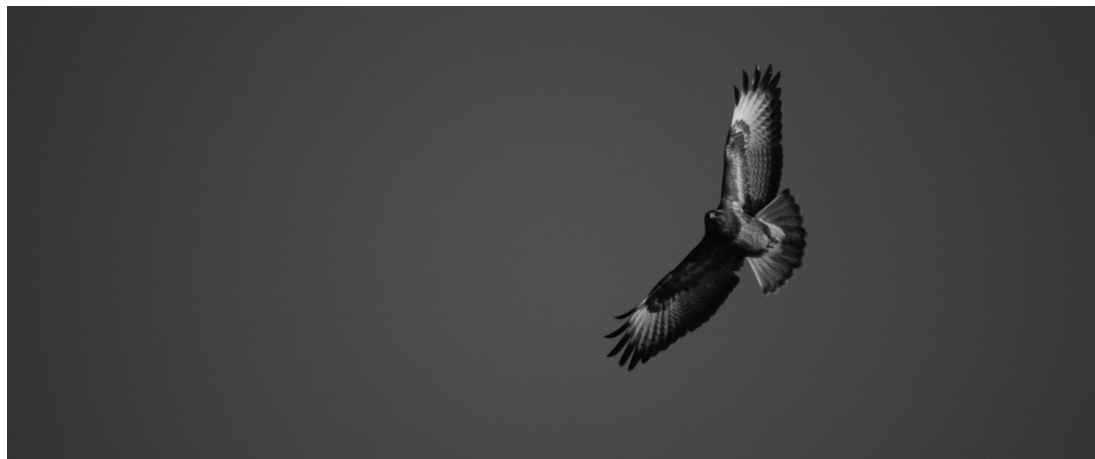


FIG. 2 — Le vol de la buse. Photographie de Vadim-Heuacker, autorisation LPO Alsace).

Mais que sont ces rares larcins en comparaison des milliers de rongeurs de toute espèce dont elle purge nos champs ? » (1873).

Dresser le bilan globalement positif de l'oiseau par les savants n'entame en rien les préjugés tenaces. Repérable par son vol spectaculaire, l'oiseau est aussi très visible lorsque, installé sur une branche ou un piquet, il guette des heures durant une possible proie. Ces techniques de chasse antithétiques et spectaculaires (immobilisme à terre, vol planant en altitude) le désignent alors comme à la fois voleur et idiot : « Cet oiseau est stupide et paresseux ; il ne quitte point nos forêts, où il reste quelquefois une journée entière perché sur le même arbre. Mais c'est assez vous entretenir d'un oiseau dont le nom se donne aux enfants qui ne possèdent aucune bonne qualité. Vous savez qu'on dit du petit Justin, qui a l'air si bête, que c'est une buse. » (Anonyme 1817).

Mais le principal défaut de cet auxiliaire de haut mérite, grand mangeur de mulots et de campagnols, grand destructeur de taupes et autres vipères c'est qu'il n'a jamais été élu oiseau de fauconnerie : « Parmi les rapaces diurnes de l'avifaune européenne, seul un nombre restreint a été utilisé pour la chasse au vol. [...] Certains types de rapaces étaient inutiles à la chasse parce que totalement ou partiellement charognards, comme les vautours ou les milans. [...] La distinction entre les rapaces

affaitables [susceptibles d'appropriation] et les autres, fonction d'une optique utilitaire, a donné lieu à une hiérarchie culturelle très particulière, où buses, busards, milans et rapaces nocturnes sont devenus des oiseaux dépréciés et ridicules comme il a été démontré pour le milan, l'escoufle des textes en ancien français » (Van den Abeele 1994)¹⁵.

Dans le système classificatoire mis en place par l'aristocratie, l'incapacité de l'oiseau à apprendre la chasse au vol ne peut que renforcer le délit de « stupidité » dénoncé par les observations populaires. (Fig 2).

CONTE ÉTIOLOGIQUE DE LA RÉGION DE METZ

Une fois réalisé le portrait de l'oiseau il est temps, comme au théâtre, de faire entrer en scène les personnages de ce « conte du pays messin » qui explique « pourquoi les enfants ne marchent pas en venant au monde » :

« Il y avait une fois deux femmes qui se promenaient avec leurs enfants. En voilà une qui dit : je suis bien

15. Cf. Rolland, 1877-1915, t. 2 : 12 et pass., pour les désignations populaires dépréciatives.



FIG. 3 — Un support de marche avec l'aimable autorisation du musée des Ursulines de Mâcon.

fatiguée de porter toujours comme ça mon poupon sur mon dos. Ma foi, dit l'autre femme, encore moi aussi, les enfants devraient bien marcher au venir au monde. Ecoute dit l'une, nous devrions faire une pétition au bon Dieu. Eh bien dit l'autre, je le veux bien, mais c'est que nous ne savons pas écrire — Nous irons chez le maître d'école. Les voilà parties. En arrivant elles l'ont salué comme de bien entendu et puis le maître d'école leur a demandé qu'est-ce qu'il avait pour leur service ? Elles lui ont raconté qu'elles venaient voir s'il voulait faire une pétition. Le maître d'école leur a dit qu'il le voulait bien, en payant (c'est-à-dire à condition qu'elles paieraient) mais qu'il ne voulait pas la faire chez lui parce que ses enfants avaient des oreilles et qu'il ne voulait pas qu'ils apprennent des choses de ce genre. Les voilà partis dans leur jardin dessous un arbre ; ils écrivent la pétition au bon Dieu, pour que les enfants marchent en venant au monde. La pétition faite, personne ne voulait la porter. Il y avait un halèr [buse] dessus l'arbre qu'ils étaient dessous (sous lequel ils étaient). Eh bien, dit le halèr, donnez-la moi, je l'emporterai. Les femmes bien contentes, elles lui ont donnée. Le voilà envolé. Il frappe à la porte de Saint Pierre ; il lui donne la pétition pour la donner au bon Dieu. Mais, dit Saint Pierre, le bon Dieu

n'est pas à la maison. Il faut que tu attendes jusqu'à demain. Eh bien dit le halèr, je le veux bien. — Ma foi, le lendemain, Saint Pierre a donné la pétition au bon Dieu et puis il a rapporté la réponse au halèr — Le voilà revenu. Le maître d'école qui attendait, encore les femmes, les voilà qui lisent que le bon Dieu voulait bien agréer leur demande à condition qu'elles ne coucheraient plus avec leur homme. — Eh bien, dit l'une, il peut bien aller se promener. — Et moi aussi dit l'autre (sous entendu, je dis de même) ; j'aime encore mieux tenir mes enfants. Mais après le halèr voulait être payé de sa commission. Les femmes lui ont dit : va t'en, parce que tu n'as pas rapporté de bonnes nouvelles, tu n'auras rien. — « Eh bien ! mais ! dit le halèr, vous lâcherez vos poules, encore vos oies quand vous voudrez, mais vous êtes sûres que je me paierai ». Et voilà pourquoi les halèrs prennent les poussins. » (Rolland 1877-1915, t.2).

A première lecture ce récit révèle une préoccupation des femmes : non content de « faire » les bébés (ordre naturel), elles doivent les « finir » en leur apprenant à marcher. Mais c'est aussi un conte qui fait partie d'un corpus bien connu : celui du messager ailé chargé de porter une requête à Dieu. Dans d'autres provinces, plusieurs oiseaux, grands

voyageurs et doués d'un vol spectaculaire, remplissent ce rôle : l'aigle, le faucon... (cf. Amades 1988). Le choix de la buse, en région messine, est, à l'évidence, en lien avec sa réputation d'animal prédateur du poulailler. Et le conte n'a pas besoin de mentionner l'information, tant elle est banale, à cette époque et en ces lieux. Dans la société rurale traditionnelle, ce sont les femmes qui ont l'entière responsabilité de la basse-cour. Elles mettent en place les couvées, nourrissent la volaille, vendent les œufs à leur profit, tuent une poule si nécessaire¹⁶ et stockent les plumes pour réaliser matelas et édredon indispensables au moment de la constitution de la dot de la mariée¹⁷. Dans le texte, la pétition des femmes est rédigée par l'instituteur puisqu'elles disent ne pas "savoir écrire" (probablement elles ne savent pas "bien" écrire, c'est-à-dire tourner convenablement une lettre à un personnage aussi considérable que Dieu).

Ce conte des origines se propose de répondre à deux questions : 1) pourquoi les enfants ne marchent pas à la naissance, 2) pourquoi le rapace vole les poussins. En riposte à la trahison des femmes qui ne lui donnent rien alors, qu'après tout, il a rempli sa part du contrat, l'oiseau s'en prend, en bonne logique, à leurs "biens propres", c'est-à-dire aux poussins. On pourrait s'arrêter là et tirer la leçon : la buse est bernée (c'est normal puisque, d'après les proverbes, les récits populaires, elle est "sotte", cf. supra) et les méfaits qu'on lui attribue (s'emparer des poussins) trouvent une parfaite justification dans cette historiette. Mais d'autres leçons apparaissent en filigrane. L'une est, peut-on dire, donnée en mode burlesque. Pour ne plus avoir de souci à faire marcher les enfants, c'est simple, il suffit que les femmes s'abstiennent de relations sexuelles... ce qui peut aussi se dire : si vous ne faites plus l'amour, vous n'aurez pas d'enfant et donc plus la peine de leur apprendre à marcher... L'autre, plus difficile à repérer, nécessite de reprendre les différents éléments mis en place précédemment pour assembler les pièces comme dans un puzzle.

L'APPRENTISSAGE DE LA MARCHÉ

Les soins aux jeunes enfants en général, et l'apprentissage de la marche en particulier, sont des activités dévolues aux femmes. Elle nécessite une astreinte corporelle indubitable qui peut être relayée par un support spécifique qu'on désigne parfois comme « banc de marche » servant à renforcer les muscles de l'enfant. A ce sujet, Van Gennep écrit : « Le plus répandu est le cadre à roulettes sur lequel l'enfant est soutenu aux aisselles, qu'en Bretagne on nomme une *chomette*, en Normandie une *menoure* (pour *promenoure*), en Provence un *courriau*, un *tintebin* en Franche Comté, un *bregolet* à Genève, une *celle* en Nivernais. (1979 [1943], t11)¹⁸. L'outil le plus rustique utilisé pour cet apprentissage était fait d'une armature d'osier en forme de cône. Il servait d'abord de support puis de moyen d'apprentissage lorsque les muscles du bambin le permettaient. Fabriqué autrefois par les vanniers locaux, cet objet, à ma connaissance, n'a pas retenu l'attention des folkloristes (Fig. 3).

LES PÉRILS DE LA BASSE COUR

Les poules en Lorraine, et dans la région messine en particulier, étaient lâchées pendant l'hiver sur l'ensemble du village : elles vaguaient dans les chemins, les jardins, les cours, sans contrôle. Elles rentraient à l'abri du poulailler de leur plein gré le soir venu. Pendant cette saison elles étaient peu productives d'œufs (et pas encore en situation de couvaison)¹⁹. Leur retour dans l'espace clos des propriétés intervenait au printemps, à une date choisie par le conseil municipal (le 15 avril dans les Vosges par exemple, d'après nos enquêtes). Elle était proclamée, à son de caisse, par le garde-champêtre. Les activités dans les jardins, autres travaux spécifiquement féminins, coïncidaient avec ce renfermement de la basse-cour qu'accompagnaient donc la relance de la production des œufs et la naissance des poussins. A ce moment saisonnièrement bien marqué (les poules encloses, les poussins naissants) apparaissait un outil de protection particulier, une

16. Les femmes sont rarement autorisées à tuer un animal hormis quelques exceptions. Cf. Méchin, 1991.

17. Cf. Méchin, 1992.

18. On trouve aussi *bricolet*, *bouidet*, *coran*, *tendèben*, *sayo* etc. (Martin & Tuaillon, 1978).

19. Charles Estienne & Jean Liebaut signalent que les poules recommencent à pondre en février-mars (1666 : 70).

cage en osier, plus récemment en grillage, qui permettait d'isoler provisoirement les poussins. Cette structure circulaire, munie d'une ouverture centrale, servait d'abri contre les rapaces pendant les quelques semaines que durait l'enfance des poussins.²⁰ La fermière déplaçait cet enclos mobile au cours de la journée. Elle le rangeait dans la grange un à deux mois après la naissance des poussins jusqu'au printemps suivant. En région messine, ce meuble était en vannerie (Fig. 4).

En Lorraine la mue est présentée comme abri-anti-buse puisqu'il est unanimement admis que le voleur de poules est la « buse ». Le terme, en fait, à valeur générique puisque « halèr(e)²¹ » désigne n'importe quel oiseau de proie. Zéliqzon écrit : « Haler (masc.), Buse, émerillon, oiseau de proie en général. » (1924 : 324).²²

Dans le même sens, l'épervier et le faucon crécerelle (plus petits et dont les vols sont plus discrets) vont être désignés « lère » (dérivé probable de *halère*) mais aussi *lancelat*, *lancelot*, *lancerat*, voire *laye* (Zéliqzon 1924).

DERNIÈRE LECTURE...

Il nous faut, à présent, nous placer là où les choix techniques (et la fabrication des objets utilitaires) rejoignent les préoccupations culturelles et les représentations d'une société (Latour & Lemonnier 1994). Le martelet « halèr(e) » nous a déjà fourni un bouquet d'informations (prolongeant le rôle des garçons chapeauteurs d'œufs et pileurs de nid bien étudié par D. Fabre 1986, 1988). Il nous reste ces deux objets en osier, de structure légère,

qu'on vient d'évoquer : d'un côté un bâti circulaire qui permet d'isoler les poussins objets de convoitise des buses, de l'autre un bâti circulaire qui aide les enfants à apprendre à marcher... Les deux objets ne sont pas interchangeables mais se ressemblent étonnamment : les deux sont mobiles par le bas et ont une ouverture circulaire en haut (pour déposer les poussins dans un cas, pour glisser le corps de l'enfant jusqu'à la taille pour l'autre). Ils n'ont en apparence rien à voir entre eux. Gilles Durmois, artisan vannier à Boulton-aux-Bois (Ardennes) explique, au vu des dessins soumis à son expertise, que la cage à poussin a probablement été réalisée du bas vers le haut alors que le support de marche l'a été du haut vers le bas. Il estime aussi que le 2^{ème} objet requiert un savoir professionnel moins nécessaire pour la confection du premier.

Si le lien entre le haler (martelet des enfants de chœur) et le haler (buse) n'est pas dû au hasard, je propose cet assemblage des différentes pièces exposées précédemment à titre d'hypothèse.

La buse, ambassadeur des femmes auprès de Dieu, n'est pas récompensée de ses services (pour une demande qui, à y bien regarder, aurait mis en péril les générations futures si le marché avait été accepté) ; elle se payera donc en nature en volant les poussins qui naissent aux environs de Pâques. Les jeunes garçons, portant l'objet « buse », et intervenant pendant une période religieuse de forte intensité, sont garants de la bonne marche de la société villageoise en signalant les heures essentielles. Eux sont récompensés par les femmes qui leur donnent des œufs à l'occasion de la fête de Pâques. Ils peuvent néanmoins se révéler un peu voleurs aussi lorsqu'il y a, par exemple, un des leurs caché dans la hotte, et c'est cette menace à peine voilée qui explique, pensons-nous, ces strophes énigmatiques rapportées, par chance, par Léon Zéliqzon (cf. supra) : *Entendez tous si Laon [?] est avec nous. Qu'est-ce qu'il fait ? Il mange toute notre viande. Nous allons le tuer avec notre grand couteau* etc. Voici notre hypothèse : Parmi les noms attribués à l'un ou l'autre des oiseaux de proie diurnes, on trouve un « laye » (cf. supra) qui, par dérivation peut bien être ce « laon » énigmatique qui accompagne explicitement les garçons quêteurs d'œufs. La menace que représente l'animal « qui mange toute notre viande » est maîtrisée par

20. Le Trésor de la Langue Française donne s.v. Mue : « Grande cage circulaire sans fond, où l'on plaçait les oiseaux, notamment de fauconnerie, durant leur mue et où, de nos jours, on place une volaille, soit avec ses poussins, soit pour la faire engraisser. »

21. Le e final est euphonique mais non justifié phonétiquement : son utilisation est ici nécessitée par le respect des textes produits par certains folkloristes. Notons que l'oiseau est du genre féminin en français (la buse) et du genre masculin en patois roman (le haler).

22. Merci à F. Poplin pour son exploration du Wartburg 1949. S. v. Halère est proposée une parenté avec le mot germanique *adler* qui désigne l'aigle.

les jeunes gens (« nous allons le tuer »). Si notre proposition est exacte, cette formule révèle la place essentielle qu'occupe le prédateur au centre de cette constellation symbolique. D'une certaine façon, les gamins, au sortir de l'enfance, sont semblables à cet oiseau stupide et inapprivoisable, d'après les fauconniers (cf. supra), qu'est la buse représentant générique de toute une classe de prédateurs. Le maniement du « hal(e) », martelet cérémoniel de la Semaine Sainte, les socialise et préfigure leur entrée dans le monde des jeunes hommes qui, de douze à vingt ans environ, leur conférera certaines prérogatives au village (en particulier le droit de sonner les cloches toute la nuit la veille de la Toussaint pour commémorer les morts de la paroisse)²³. La proximité des garçons avec la buse ne s'arrête pas là. Des données, sans grande signification *a priori*, prennent maintenant sens comme c'est souvent le cas avec des informations folkloriques éparses, mentionnées au hasard des trouvailles des enquêteurs. Ainsi cette imprécation utilisée en Vosges en période de Saint Nicolas (6 décembre) lorsque les mamans mettaient en garde leurs enfants turbulents par ce quatrain : « Saint Nicolas *révaude* [veille sur] les enfants / Qui n'sont *mi* méchants [ne sont pas] / Et les *peuts* [méchants] garçons / sont pris du *buhon* [la buse] »²⁴.

La jeunesse en mode-buse peut alors s'énoncer ainsi : le tout jeune enfant (celui qui sait à peine marcher ?) peut être enlevé par la buse-croquemitaine ; plus tard, lorsqu'il passe au statut supérieur d'enfant de chœur, il devient lui-même buse par martelet interposé. Ainsi l'enfant (le garçon) est-il d'abord sous la menace de la buse pour être ensuite son représentant. Il est donc logique qu'en Meuse, pour "se moquer d'un adolescent qui veut faire le jeune homme" on disait en patois, selon le précieux dictionnaire de Louis Lavigne (1939) : "*Ite co zous le chaffe* » (il est encore sous la mue), cette fameuse cage protectrice des poussins.

La buse, comme souvent d'autres espèces animales, permet une lecture du monde dans lequel chacun trouve sa place, selon les classifications de la société

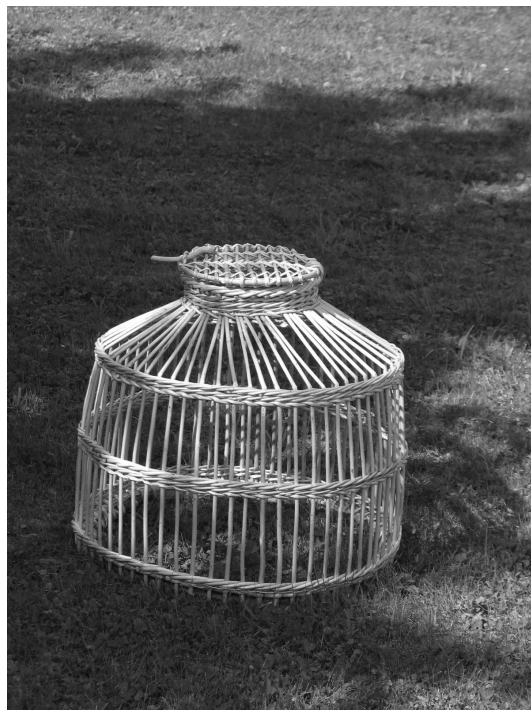


FIG. 4 — Une mue réalisée par Gilles Durmois (Boult-aux-Bois, Ardennes) selon le modèle de R. de Westphalen.

particulière qui produit cette compréhension. Mais pour entrer dans cette compréhension d'une société à jamais disparue, celle des provinces françaises d'avant la Révolution industrielle, il a fallu mettre en liaison : des pratiques religieuses, des usages alimentaires, des rôles sociaux liés à une classe d'âge, des activités spécifiques dévolues aux femmes, des croyances animalières, des objets usuels, et, pour couronner le tout, un conte bon enfant qui sert de clé de voûte à cet inventaire à la Prévert.

NB : un grand merci aux relecteurs pour la rigueur et la pertinence de leurs remarques.

BIBLIOGRAPHIE

- AMADES J. 1988. — *L'origine des bêtes, petite cosmogonie catalane*. Garac/Hesiod, Carcassonne.
 ANONYME 1817. — *Le Nid d'oiseaux, ou petit alphabet amusant, contenant une description succincte des principaux oiseaux de la France*. 2^e édition, revue et

23. Méchin 1982 et de manière générale, cf. Corbin 1994.

24. Zéliqzon ajoute s.v. Buhon : « Se dit aussi d'une personne brusque, emportée »... On voit, là encore, la prégnance de l'association du prédateur et du grossier mal éduqué.

- corrigée. librairie d'éducation d'Alexis Eymery, Paris (site Gallica – BNF).
- BLOCH O. & WARTBURG W. (VON). 1950. — *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Presses Universitaires de France, Paris.
- BREHM A. E. 1885. — *Les oiseaux, mœurs, chasses, combats, captivité, domesticité, acclimatation, usages et produits*. (éd. française revue par Z. Gerbe. J.-B. Baillière et fils), 2 vol., Paris (site Gallica – BNF).
- CHARUTY G. 1985. — Le fil de la parole. *Ethnologie Française* XV (2) : 123-152.
- COLLECTIF 1980. — *L'instrument de musique populaire. Usages et symboles*. Ministère de la Culture, Paris.
- CORBIN A. 1994. — *Les cloches de la terre. Paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIX^e Siècle*. Albin Michel, Paris.
- CRESSOT J. 1973 [1943]. — *Le pain au lièvre*. Stock, Paris.
- DERGNY D. [1880] — *Usages, coutumes et croyances ou livre des choses curieuses*. Le Portulan, Brionne.
- ESTIENNE C. & LIEBAUT J. 1666. — *L'agriculture et maison rustique*. Louis Maury éd., Rouen.
- FABRE D. 1986. — La voie des oiseaux, sur quelques récits d'apprentissage, *L'Homme* XXVI (3) : 7-40.
- FABRE D. 1988. — Le maître et les oiseleurs in BRUJ. (ed.), *Le langage des bêtes*. Garai/Hesiod, Carcassonne : 9-51.
- FABRE J.-H. 1873. — *Les auxiliaires : récits de l'oncle Paul sur les animaux utiles à l'agriculture*. C. Delagrave, Paris (site Gallica – BNF).
- FABRE-VASSAS C. 1994. — *La bête singulière. Les juifs, les chrétiens et le cochon*. Gallimard, Paris.
- GAIGNEBET C. 1972. — Le combat de Carnaval et de Carême de P. Bruegel (1559) *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* 2 : 313-345. [<http://www.persee.fr>]
- LATOUR B. & LEMONNIER P. 1994. — *De la préhistoire aux missiles balistiques*. La Découverte, Paris.
- LAVIGNE L. 1939. — *Le patois de Cumières et du Verdunois*. Imp. Marchal, Verdun.
- MARTIN J.-B. & TUAILLON G. 1978. — *Atlas Linguistique et Ethnographique du Jura et des Alpes du Nord*, vol 3. CNRS éd., Paris.
- MECHIN C. 1982. — *Ethnographie d'un village meusien*. Association culturelle du Verdunois, Verdun.
- MECHIN C. 1991. — Les règles de la bonne mort animale en Europe occidentale *L'Homme* XXXI (4) : 51-67.
- MECHIN C. 1992. — *Bêtes à manger*. Presses Universitaires, Nancy.
- MENON P.-L. & LECOTTE R. 1978 [1954]. — *Au village de France*. Jeanne Laffitte, Paris.
- ROLLAND E. 1877-1915. — *Faune populaire de la France*, t.2 Les oiseaux sauvages. Maisonneuve, Paris.
- TRÉSOR DE LA LANGUE FRANÇAISE. — (consultation en ligne : <http://atilf.atilf.fr>)
- VAN DEN ABEEL B. 1994. — *La fauconnerie au Moyen Age*. Klincksieck, Paris.
- VAN GENNEP A. 1979 [1943]. — *Manuel de folklore français contemporain, Du berceau à la tombe*, t.1-1. Picard, Paris.
- VAN GENNEP A. 1979 [1947]. — *Manuel de folklore français contemporain, Carnaval, Carême, Pâques*. t. 1-3. Picard, Paris.
- WESTPHALEN R. DE. 1934. — *Petit dictionnaire des traditions populaires du pays messin*. Journal Le Lorrain, Metz.
- ZELIQZON L. 1924. — *Dictionnaire des patois romans de la Moselle*. lib. Istra, Strasbourg-Paris.